

Éloge des surfaces ambiguës

13 octobre 2015 : toute première rencontre avec Catherine Poncin. Je découvre une œuvre photographique singulière, portée par une photographe qualifiée de post-photographe. Rapidement alors se profile la nouvelle partie d'un jeu que j'aime – la prise en main de la collection et de son histoire par un artiste – et dont j'élabore la règle au fil du temps. Fidèle de la triade muséale à laquelle je crois – un musée comme une étoffe jacquard à l'armure faite de trois couleurs que sont les rêves d'éternité, de savoir et de partage – j'ose aussi le risque du risque et celui de la liberté. Il est celui de l'artiste, notre quatrième couleur, pourvu qu'elle échappe toujours un peu aux mots, insaisissable, avec l'impossible pour abri. Couleur de lune, de soleil, couleur du temps. Couleur du temps qu'il fait ou du temps qui passe...

Premiers échanges. La parole est au musée : naissance en 1873 dans le milieu de l'archéologie, comme une famille nouvellement établie localement bien que déjà très riche. On rembobine encore un peu le fil. Les années 1840 au Vieil-Évreux, sur le site de ce qui fut le plus grand sanctuaire de la Gaule septentrionale (I^{er}-III^e siècles). Évocation des pères du musée à venir, alors aux prises avec les vestiges stratifiés du passé dont ils font aussi le fondement d'idéaux politiques d'une société encore au berceau. Au fond d'une fosse, non loin des vestiges de l'édifice religieux, des fragments de bronze, figurations de corps découverts démembrés. Un cheval, des dieux et des hommes. Un rituel de désacralisation situé au cours du III^e siècle : dans le morcellement, le dieu n'est plus. Les membres sont éparpillés, enterrés, plus rien à craindre. Seize siècles sous terre. Peu après 1840, on rassemble, on refixe les morceaux... Renaissance de deux chefs-d'œuvre, les statues en bronze de Jupiter et d'Apollon. Ce jour de 2015 au musée, Catherine fait face au dieu des dieux auquel il manque encore l'index. À côté, Apollon est resté manchot. En réserve, nous déballons soigneusement bras d'hoplites et pieds de statues. Venus du fond de la même fosse, perdus pour toujours en tant qu'objets sacrés, s'ils n'avaient trouvé refuge chez nous, autre sacralité...

Musée d'Orsay 1990, *Le Corps en morceaux*. L'exposition a marqué nos années de formation. Catherine s'en souvient : ex-voto, fragments archéologiques, objet originel, accidentel, ruine, objet rituel, didactique, œuvre d'art, création, destruction... Catherine parle aussi d'une image particulière, celle qui nous regarde régulièrement depuis la pauteur d'un cul de basse-fosse. On préférerait ne voir que le lent grouillement des pixels à sa surface. Hélas, notre œil nous délègue le soin de comprendre la scène en dépit d'un débit saccadé et de la grossièreté du point : couper une tête afin d'anéantir la nature humaine de la personne. Possibilité de la transmission de l'image en temps réel comme arme de guerre. Représentation de la figure humaine prise à son propre piège. Iconoclastes, iconodoules. Cartes rebattues, sans cesse. Catherine sait l'usage passé et actuel des statues et des images, celles qui sont créées, celles qui sont détruites. Bouddhas de Bâmiyân... Elle se rappelle aussi la quête d'Isis à la recherche des morceaux épars d'Osiris. La déesse restaurera le corps de son mari, fera tenir ses membres retrouvés à

l'aide de bandelettes de tissu, comme aux prémices d'une pratique funéraire garantissant la vie éternelle aux trépassés dont il reste aujourd'hui des momies, et notre fascination.

Éléments d'un corps en morceaux (fragments de figurines de terre cuite, Vénus, Janus, membres arrachés de statues de bronze, buste de Christ, tête de roi, cœur reliquaire, crâne) pour beaucoup découverts en contexte funéraire, mais aussi dans la fosse commune des sculptures du Vieil-Évreux, sont aux sources des images de Catherine Poncin...

Au fil des mois, Catherine va régulièrement revenir au musée. L'hiver 2016, l'équipe de conservation doit de toute urgence évacuer la collection conservée en crypte archéologique. Le climat n'est pas sain, et la conservation des objets n'est plus assurée. L'artiste est présente. Elle captera les tout derniers instants d'une scénographie désormais obsolète. L'opérateur photographe qui l'accompagne place l'appareil parallèlement aux murs de vitrines. Avant qu'elles ne disparaissent à jamais, le cliché aura confirmé leur statut d'image et Catherine aura redit sa démarche artistique consistant à se les approprier pour les entraîner *ailleurs*, dans une poétique à venir. Visage de pierre suspendu, marionnette lointainement orpheline mais qui n'est bientôt plus. Vénus flottantes, encore vibrantes sur fond de ténèbres, puis à tout jamais décrochées. Comme un millefeuille dans nos têtes : Vénus née de l'écume et des organes d'Ouranos émasculé par Chronos ; objet modeste aussi, double coquille de terre pour la perpétuité d'un mythe dont le potier fut aussi l'artisan ; déesse à la longue chevelure et au sexe bivalve, exposé, mis en abîme comme tant d'origines à venir ; mais trésor aussi, trouvé sous terre, devenant dès lors témoignage de savoir-faire et de rituels funéraires ; glose des savants, hypothèses ventriloques au service du passé ; mise en vitrine, mise en lumière, effets spéciaux ; fil nylon au cœur d'un mécanisme géant, un démiurge aux manettes, mais un arrêt sur image, temps suspendu durant plus de trente ans. En cet hiver 2016, nouvel Éden, nouveaux désirs... Le musée au chevet de ces prétextes d'éternité, mis temporairement à l'ombre pour sauvegarde et étude. L'artiste, de son côté, qui poursuit sa quête, et saisit – une fois n'est pas coutume – des images sur le vif : vitrines quasi vides – il reste là encore une fibule –, fils détendus comme des âmes mortes, vestiges d'une scénographie désuète, séries de chiffres à tout jamais séparés de leur moitiés, signes coupés de leurs signifiés, et puis une protophotographie, traces laissées sur les tablettes par des objets de la toilette intime : pince à épiler, miroir, pot à onguent. Imbrication du révolu, vertige de la mise en abîme, un « ça a été » en mode Tupperware.

Fascination de Catherine pour la déroute de ces boîtes à images. Devant l'appareil de l'opérateur, et selon l'imaginaire de l'artiste, le diorama maintenant déserté est devenu un studio photographique désaffecté comme s'il avait toujours été destiné à faire front, face au photographe. Ces images figurent dans l'œuvre finale. Ce n'est que plus tard que j'y percevrai l'écho à la formule « De l'image par l'image » qualifiant si bien l'œuvre de Catherine Poncin, une résonance aussi de son travail en cours sur la mémoire du cinéma à Tanger à travers archives sonores, salles de projection abandonnées et recueils de souvenirs de jeunesse échoués sur les rives étroites du présent.

Automne 2017. On apprend à mieux se connaître encore, les collections, leur histoire, Catherine et moi. L'artiste découvre le reliquaire de plomb contenant le cœur du marquis de Berg. Métonymie contenant/contenu, cœur migrateur – celui d'un frère mort sur ses

terres bataves – découvert au creux de la tombe normande d'une sœur devenue lointaine comtesse d'Évreux. Catherine est saisie. Elle s'en emparera. On passe en réserve. J'observe l'intuition à l'œuvre. J'ouvre les portes, déverrouille les armoires. Je ne pose pas de question, fidèle à la formule de J.-L. Borges : « Il n'y a qu'un cas où une œuvre ne vaut rien : c'est quand elle correspond aux intentions de l'auteur. » Des centaines de céramiques alignées, comme autant de matrices, de ventres de femmes, confesse Catherine. On regarde les peintures. Appliqué à la surface de plusieurs tableaux, un voile de papier fascine l'artiste. Le *facing* maintient en place la couche picturale fragilisée par des soulèvements. Catherine réalise elle-même les clichés, reproduisant sous lumière maîtrisée et sous 90° d'angle le portrait d'une femme à la pâleur de neige et comme figée sous cette peau opalescente, et une crucifixion avec Marie-Madeleine au pied du calvaire. Sur ce tableau, le papier japon comme une membrane déchirée puis recollée, dessinant en double épaisseur une blessure. Les réserves sont comme un inépuisable magasin aux accessoires. Catherine, qui sait immédiatement reconnaître ce qu'elle cherche, porte ensuite son dévolu sur un cheval de bronze et sur un lot composé d'épingles en os et d'un dé à jouer. Les objets de la période gallo-romaine mis en scène sur une surface de non-tissé – matériau dans lequel les objets sont enveloppés lorsqu'ils sont en réserve – donneront lieu à des images troublantes.

Catherine a superposé les trois temps de la prise de vue originelle au cours de laquelle nous avons légèrement fait sortir le cheval de bronze de son écrin. Et, sur l'image finale, comme un cheval qui se cabre. Si elle n'était transcendée par le choix de l'intégrité des trois clichés superposés – avec pour chacun la forme de métal sur le fond blanc – cette image ne serait qu'un truc de foire. Catherine n'a pas opté pour un illusionnisme facile mais pour un sortilège véritable, et cette image est pure poésie. Les trois voiles, dont l'opacité éblouissante se densifie à mesure que l'on descend dans l'image, que l'on remonte le temps, s'intercalent aux pans de la robe de bronze, comme autant d'entraves à son mouvement. Un objet, certes doué d'une âme, mais à jamais captif de sa couche. Sur la robe à nu, îlot émergeant de cette épaisse étoffe, l'artiste s'est autorisée une anamorphose qui relie directement la crinière à la patte avant. L'artifice sauve la lisibilité et rend possible l'expérience du vertige.

Plus tard, Catherine évoquera l'idée d'un « jeté » d'épingles et de dé. À différentes reprises, nous disposons délicatement les objets en os sur la surface blanche et légèrement chiffonnée du non-tissé. L'appareil enregistre les images. Nous sommes saisies par la subtile influence du fond sur la forme.

Bons augures. L'artiste a superposé trois clichés du « jeté » de ces fragments d'os façonnés. Un buisson dense à la profondeur éclatante. Un épais tissu animal dont la chair n'est plus. Un squelette aux racines imbriquées dans des dessous du temps. Pouvoir magique aussi. Divination par les épingles : lire l'avenir dans les signes. Et Mallarmé cité par Catherine : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ». Conciliation vertigineuse chez Catherine Poncin entre destin et hasard.

En février 2019, l'artiste met en scène un ensemble d'objets sur un fond de tissu noir : crâne, miroir, perles éparses, monnaies, anneau, pot de céramique. Si les provenances archéologiques sont diverses, l'image se réfère à un type classique de l'histoire de la peinture. Ce sont les codes de la Vanité que l'artiste s'approprie ici. À quelque temps de là,

je découvrirai la série intitulée *Carpe Diem*, ainsi que l'œuvre finale issue de cette longue promenade à travers les collections, un ensemble de photographies désormais dotées de titres, et qui allait revêtir un sens plus profond encore.

Carpe Diem... Un polyptique. Une image qui bégaye. Des syllabes retenues au fond du cœur et qui s'échappent en sons douloureux, l'une après l'autre. Un vers, six pieds : « Ce que durent les roses ». Et sous l'étoile, dont la course donne sa durée à la nuit, une danse macabre. À chaque pas, un peu plus de pétales tombés pour, finalement, une fleur fanée. Un vers et six pieds sous terre.

Flux et reflux. Du bluff : mise en scène saturée d'anachronismes, rose de boutiquier, diamants en toc. Et puis du lourd : aura de l'authentique, ressac venu du fond des âges et de la terre, la tête d'un homme dont il ne reste que les os, un miroir avec ses reflets changeants et le présent pour allié, et une monnaie ultime, qui fut celle du passage vers l'au-delà. Choc de la rencontre avec le Très Vrai. Vertige d'une image en 3D. Chez Catherine Poncin, qui s'était jusqu'alors principalement attachée à s'approprier des images déjà existantes, les sujets de la photographie gagnent ici étrangement en épaisseur, et ce d'autant plus qu'ils sont présentation de leur structure même : un squelette, des perles, un flacon en verre, une céramique – un biberon ? – à demi brisée. À travers eux, le regard circule. Comme lancé sur orbite.

19 avril : les photographies arrivent au musée. Grand déballage.

D'une image l'autre prend corps une histoire, s'incarnent au réel des phénomènes vaguement anticipés et que l'on découvre cumulatifs. Une surface vitreuse – un hymen, une membrane sensible, vibrante –, des automates dont une rose – souffle d'espace et de temps –, puis l'objet comme une défloration – profondeur, mouvement, lumière, transparence –, pour un regard finalement affranchi.

Au musée d'Évreux, au creux de ses collections, Catherine Poncin, tous sens en éveil, s'est laissée guider par la singularité des objets, réinventant de fait sa propre pratique artistique. Elle a établi un dialogue entre images et vestiges archéologiques anciennement extraits du plus dense de la terre, où tout est étouffé, immobile et aveugle.

Il aura été question de fils, de cœur et de robe, d'écran et de profondeur de temps, d'hymen, de rose et de défloration, de crâne, de perles éparses et de pots cassés, d'orbite et de vertige, d'individu à la recherche de sa moitié, d'ombres échouées et de rivages perdus, de déesses et de roi, d'anneau de promesse et de tribut du passage, d'objets animés et de corps démembrés, de désir et de repentir, de traces et de flou, de chiffres et de hasard, d'entraves et de liberté. Et de tout cela au propre comme au figuré, selon l'infini d'un nuancier qui entrecroise réel et fictionnel, sujet et représentation, mortel et immortel. Catherine Poncin nous fait toucher du doigt l'éternelle actualité des rites et du mythe, et l'inépuisable source d'imaginaire que se doit d'être un musée aujourd'hui.

Florence Calame-Levert

Conservatrice du Musée d'Art d'Histoire et d'Archéologie de la Ville d'Évreux.

Filigranes Editions Carpe Diem

